—Et s'ils nous trouvaient ici ? demanda Minot avec effroi.

—Ils nous couperaient la gorge.

—Filons alors !

Et les deux paysans prirent un sentier qui menait à Bois-le-vicomte.

Comme ils allaient disparaître, ils entendirent au loin le galop de plusieurs chevaux.

Ramenés par la curiosité, ils revinrent sur leurs pas et se cachèrent dans un fourré, près du bord de la route.

Trois cavaliers arrivaient à fond de train.

L'un d'eux, qui paraissait être le chef, courait en tête.

Il était petit, élégant de formes ; mais il avait la tête hardie et l'attitude martiale.

Un masque lui couvrait le visage.

Arrivés près des cadavres des deux laquais, il arrêta court sa monture.

Il examina un instant les deux corps étendus sur la route, puis se tourna vers ses deux compagnons :

—Ces deux hommes ont été volés, dépouillés ; je le vois à leurs vêtements en désordre. Vous ferez une enquête, mon cher Thibault, et si le larcin a été commis par un de nos hommes, qu'il soit fusillé à l'instant.

—Vos ordres seront exécutés, répondit d'une voix grave un des deux cavaliers.

Le premier éperonna son cheval qui reprit sa course effrénée.

—Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura Minot qui était aux aguets avec son ami Billette.

—Ça veut dire qu'il y a là quelque affaire ténébreuse dont nous ferons bien de tirer nos grègues.

—Bah ! allons toujours prévenir le duc. Ça ne peut pas nous faire du tort.

Et les deux paysans se glissèrent à travers la forêt.

CHAPITRE VIII

Marguerite de Beaulieu.

Il y avait réunion de beaux esprits et de jolies femmes, dans le petit salon de Mme d'Hervart, au château de Bois-le-Vicomte, le surlendemain de l'aventure arrivée à La Fontaine.

On riait des distractions poétiques et amoureuses du bonhomme dont le poète Vergier venait de lire la lettre et les vers.

Le lecteur se rappelle ces faits, ces événements à la fois comiques et tragiques.

Il y avait là Mme d'Hervart, dont l'esprit, la grâce, les manières à la fois grandes et affables, la souveraine beauté, la colossale fortune attireraient tout un monde de hauts personnages, d'illustrations littéraires, de riches bourgeois, de grandes dames, d'opulentes héritières, et lui permettaient de former une cour composée de l'aristocratie de la fortune, du nom et de l'esprit.

La Fontaine était parti, *percé des flèches de l'Amour* ; mais il restait le gracieux poète Vergier, l'abbé de Saint-Pavin, si malmené par Boileau, Gaspard de Fiévée, type de la politesse française, qui donnait le ton dans cette élégante compagnie ; le duc de Beaulieu, un peu

vain de son titre de duc et pair, mais supérieure aux nullités nobiliaires de son époque, la comtesse de Souvré, l'ancienne confidente d'Anne d'Autriche, très belle encore malgré ses cinquante ans, esprit plein de ressources, causant avec beaucoup de finesse et d'art, aussi bien des événements intimes de la cour de Louis XIII, que de celle de son fastueux successeur ; enfin, la ravissante Marguerite de Beaulieu qui devait devenir sa bru, et qui réunissait les qualités les plus exquises de l'intelligence et de la beauté.

Marguerite de Beaulieu avait alors seize ans.

On a abusé des portraits.

Je ne ferai pas celui de cette adorable jeune fille que Mme de Sévigné a appelée une merveille, et dont un grand peintre de l'époque, Lebrun, a fixé les traits pour la postérité.

M. d'Hervart s'était plu un jour à détailler devant Saint-Pavin toute la pureté de formes antiques, toutes les perfections physiques de Mlle de Beaulieu, et le pauvre homme s'était enfié, fou d'amour, ne pouvant soutenir la vue de cette incomparable beauté.

Il y avait autrefois à Toulouse une femme qui avait ensorcelé toute une population. Sa beauté faisait émeute. Tous les jours la foule se réunissait devant sa demeure et demandait à grands cris la *belle Paule* (ainsi s'appelait cette femme extraordinaire), et, pour apaiser le tumulte, cette merveille devait paraître sur son balcon. C'était alors des cris d'admiration et des applaudissements frénétiques pour ce chef-d'œuvre vivant.

Mlle de Beaulieu, si elle eut habité les chaudes régions du Midi, eût excité le même enthousiasme.

A Paris ou à Bois-le-Vicomte, ses admirateurs étaient moins exigeants, mais aussi éloquents. Elle était littéralement assaillie d'hommages, et les poètes de salon avaient épuisé pour elle toutes les ressources de la mythologie, alors fort à la mode pour établir une comparaison entre cette enchanteresse et les déesses les plus belles de la Grèce ancienne.

Ce concert d'éloges ardents, d'admiration passionnée, n'émouvait guère cette adorable jeune fille, aussi modeste que belle. La vanité n'avait pas fait sombrer sa raison dans ce déluge de flatteries. Elle accueillait du reste tous ces témoignages empressés avec une simplicité, un naturel exquis, et l'on aurait pu croire, en la voyant, sinon indifférente, du moins inaccessible à l'envivement, que persuadée que ce tribut d'adorations lui était bien dû, elle l'avait accepté, reine de beauté, comme la souveraine d'un royaume eût accepté les hommages de ses sujets.

Il n'en était rien cependant, et quoique heureuse de plaire, elle n'en tirait aucun orgueil et ne cherchait nullement à établir l'empire de ses charmes.

Depuis longtemps élevée dans l'idée qu'elle devait être unie au jeune comte de Souvré, elle s'était oubliée pour ne vivre que de la pensée de son cher Henri, pensée chaste et ardente, qui remplissait tout son être d'un ineffable bonheur.

Elle aimait donc à s'entendre dire qu'elle était belle, parce qu'elle apprenait ainsi qu'elle pourrait conquérir et fixer le cœur de son fiancé.

Saint-Pavin, un des commensaux les plus assidus ;